

On attend Bébert

D'habitude à cette heure-ci, j'étais au lit depuis longtemps, mais ce soir-là il y avait eu prescription. Une nouvelle d'importance avait ébranlé la planète familiale, provoquant le hoquet sismique de tata Louise. Tonton Jules, lui, avait tapé du pied sous la table durant tout le repas avec la frénésie d'un batteur de jazz. En guise de sédatif mes parents leur avaient prescrit ma présence. Je faisais donc partie de la virée nocturne. En ce soir de février, j'allais enfin revoir Bébert.

Nous fonçons sur la route de l'aéroport.

Les yeux rivés au compteur, tonton Jules pilotait la « Quatre-Chevaux ». Tata Louise faisait une fixation sur le cadran de sa montre, et moi à l'arrière, je regardais défilier les lumières.

Ca fonçait de plus belle. On aurait dit que le bolide nous emmenait sur la lune. Fi des nids-de-poule et des dos d'âne, nous survolions le bitume comme à bord d'un « Spoutnik ».

À cette allure nous finîmes par louper l'embranchement pour l'aéroport de Marseille-Marignane. Dressé sur la pédale de frein comme Ben-Hur sur son char, tonton Jules n'avait pu juguler la fougue des « quatre chevaux » ; sans doute avaient-ils senti l'appel de la Camargue toute proche.

Nous fîmes demi-tour sur un terre-plein, et sous l'effet des vibrations, le dentier de tata se mit à jouer des castagnettes.

« Pauvrre Jules ! » dit-elle.

Et le bolide nous ramena jusqu'à l'aéroport.

L'index pointé vers les lettres lumineuses, tonton Jules me dit :

- Tu vois, mon Mimi, on est à l'aéroport. C'est écrit là-haut.
- L'aéroport ?

Quelque chose sonnait mal mais je ne savais pas encore lire et je dus me contenter d'admirer l'éclat des néons.

- Oui, l'aéroport, reprit tonton Jules, tu vas voir les gros avions.

Le hall était immense, presque désert, quelques silhouettes s'y croisaient comme sur un lac gelé. Une porte claqua, et l'on vit jaillir du fond de l'aérogare, deux uniformes bleu marine, casquettes d'officier, épaulettes et boutons dorés. J'imaginai aussitôt le transistor sur l'étagère de la cuisine, avec la voix de Louis Mariano qui faisait vibrer le haut-parleur : « Voilàaa !.. les chevaliers du ciel !.. ». J'aurais

voulu leur emboîter le pas, entrer dans le sillage des héros, mais ce soir là, tonton et tata avaient des préoccupations plus terre à terre.

Tonton se dirigea vers un guichet et tata alla s'asseoir sur une banquette tandis que j'allai me planter devant l'Escalator. Des plaques métalliques striées sortaient du sol en défilant l'une derrière l'autre à la même cadence. Elles s'érigeaient dans la foulée en marches protubérantes pour se hisser jusqu'au premier étage et disparaître à tout jamais.

Tata n'arrêtait pas de regarder sa montre en soupirant. Pourtant c'était pas les pendules qui manquaient, une ronde accrochée au mur d'en face, une carrée au-dessus du guichet et une triangulaire sur un pilier. Mais non, tata Louise regardait sa montre comme si l'heure qu'elle indiquait était meilleure que les autres.

Tonton revint, avec sa démarche de gros nounours.

- On en a encore pour un brave moment, a-t-il dit, il décollent à peine de là-bas.
- Mon dieu, a fait tata, avec ces avions...
- T'inquiète pas Louise, de nos jours c'est pas la mer à boire.

La mer à boire ! J'en étais estomaqué. Comment pouvait-on boire toute l'eau de la mer ?

Tata Louise respirait comme une cocotte-minute. Las de recevoir ses vapeurs dans la figure, je mélançai à l'assaut du carrelage. Surprise ! C'était chaud. Je m'allongeai comme à la plage puis je fis des roulades dans un sens et dans l'autre, en lançant des « Tonton ! Tata ! C'est chaud ! On est bien ! » en espérant qu'ils finiraient par me rejoindre. En vain. Si ma mamie marseillaise avait vu leurs visages crispés, elle aurait dit d'eux : « Ils ont la figure comme le cul d'un pauvre !.. ». Alors ce n'était pas ce soir-là que je verrais rouler les cent kilos de tonton Jules au milieu du hall de « l'aéroport ».

Peu à peu il y eut un peu plus d'affluence. Les gens passaient, me souriaient. Ah, le plaisir de se rouler par terre... Privilège de l'enfance dont j'usais sans retenue, d'autant plus que j'usais aussi mon pantalon, et que tata Louise ne réagissait même pas. Une vraie soirée de gala dans ce lieu privilégié où les gens passaient plus vite que le temps.

Un carillon retentit. Les cœurs cessèrent de battre.

La voix mélodieuse d'une hôtesse sortit des haut-parleurs. Je l'imaginai avec une chemise blanche, une jupe bleu marine étroite, des talons aiguilles, un calot et un chignon. Bien sûr elle était blonde et je l'imaginai si bien que je sentais déjà le trace de son rouge à lèvres sur mes joues. Je ne compris que quelques bribes du message mais lorsqu'elle parla d'un vol il y eut de l'agitation. Je cherchai les voleurs mais je ne vis rien. Rien, juste tata Louise qui pleurait et tonton Jules qui se mouchait les yeux.

Il y avait des gens derrière les vitres, ils guettaient la piste.

Quelqu'un cria : « Ils arrivent, ils arrivent ! »

Un instant après on entendit le vrombissement des hélices et l'on vit clignoter des lumières rouges

et vertes. La foule s'agglutina contre les vitres, comme des mouches. « C'est un Nord Atlas », fit un grand qui s'y connaissait en avions. Quand le bruit des moteurs s'interrompit, cette fois on entendit plus que les mouches voler, et même les moucherons. On attendit encore quelques longues minutes.

Tonton me souleva avec ses bras de camionneur pour que je puisse y voir quelque chose.

La porte du hall s'ouvrit sur une forêt d'uniformes et de bérets.

Bébert, c'est moi qui l'ai vu le premier. Qu'est-ce qu'il était maigre ! Sec comme un bâton de réglisse. Ses yeux bougeaient dans tous les sens... Ils se mirent à briller en me voyant, on aurait dit qu'ils allaient s'enflammer. Tout le monde s'embrassait en pleurant, même les soldats. Même Bébert, mon cousin à la barbe dure. Et dire qu'on me grondait quand je versais quelques larmes dans ma soupe ! Fallait donc sortir la nuit pour voir ça. Ils ne me la feraient plus.

Nous roulions tranquille sur le chemin du retour. Derrière nous les lueurs de « l'aéroport » déclinaient.

Bébert était assis devant, « à la place du mort » avait-il dit en souriant. Tata Louise était à l'arrière avec moi. Elle mitraillait Bébert de questions en reniflant sans arrêt. Encore un nouveau tic !

Et lui, en bombant le torse, nous livrait des extraits de son périple dans ces lointaines contrées, là-bas, où il y avait parait-il, d'immenses plages de sable chaud. Malheureusement il n'avait pas pu en profiter, car ce pays était peuplé d'animaux réputés dangereux : des gorilles, mais aussi des barbouzes et des fellaghas. Je connaissais les gorilles pour en avoir vu au jardin zoologique de Marseille mais pas les autres. Je les imaginais et j'en tremblais.

Finalement, rien ne valait le doux parterre de l'aéroport. Sûrement que Bébert lui, s'y serait roulé avec moi, mais il était très tard et je commençais à m'endormir.

Tonton Jules regardait la route, tata Louise admirait son Bébert, qui lui, regardait loin, très loin devant.

En ce soir de février soixante deux, les « Quatre-Chevaux » de tonton Jules nous ramenaient d'un pas docile à la maison. Là ! Tout beau !